

Dominique SERRE-FLOERSHEIM

LA LITTÉRATURE JUIVE ASHKÉNAZE FACE À L'EXIL (XIX^e-XX^e SIÈCLES)

Partir du *Yiddishland*
sans renoncer à sa *yiddishkeit*



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2026

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

LE PROJET, SA GENÈSE. QU'ENTEND-ON PAR :

«YIDDISH, YIDDISHLAND, YIDDISHKEIT, JUDÉITÉ»?

LE CORPUS, LA DÉMARCHE, LE DÉROULEMENT DES CHAPITRES

Présentation et cadrage du propos

Avant-propos. Les raisons de l'écriture d'un livre

Au départ, il y eut, bien évidemment, l'actualité politique et ses turbulences. Mais, plus encore, ses résonances. Revint en force la mémoire familiale. Une famille de Juifs ashkénazes, originaires d'Europe centrale et installés de longue date en France, et qui m'avait laissé des traumatismes en héritage. S'enchaînaient sans fin les évocations des pogroms et les souvenirs d'Auschwitz – dont ma mère, déportée avec une trentaine des membres de sa famille, était revenue seule. Mes nuits furent, comme lorsque j'étais enfant, à nouveau traversées par la violence. Une violence subie, jusqu'alors, par chaque génération antérieure à la mienne. Une violence qui me hantait, et que je devais exprimer, littéralement : il me fallait pousser hors de moi cette angoisse qui s'était à nouveau emparée de moi – et qui corroborait toutes les études publiées récemment concernant les répercussions des violences antisémites sur les générations suivantes.

Comment réagir, comment contrer et exorciser ce poids ? comment «poser mes valises» pour reprendre la si juste métaphore de Nathalie Sarraute dans son autobiographie, *Enfance* ? Des valises que mes ascendants, concrètement, avaient posées en France – parce que, disait-on tous les matins, on y serait «heureux comme Dieu en France». Ils venaient de «là-bas», dénomination très vague avec un geste flou : là-bas, c'était l'Europe centrale dont ils avaient dû fuir les exactions, les persécutions, les pogroms. Pour eux comme beaucoup d'autres, la migration fut longue, périlleuse – le péril n'étant pas seulement physique et matériel. Le vrai péril, on me l'avait très tôt enseigné, était de perdre son identité, ses valeurs

et sa culture. En un mot : son enracinement dans ce judaïsme qui, au-delà des déambulations imposées, constituait notre socle, notre point d'ancrage et de référence. C'était de cela que je devais faire état – étant probablement la dernière génération à avoir bénéficié des témoignages directs de la migration, de ses risques et de ses enjeux.

Je n'avais pas vraiment envie de m'en tenir au seul devoir de mémoire – même si je l'ai toujours fidèlement accompli. Je me suis alors proposé de tisser ce devoir de mémoire avec l'écriture du désastre et, tout autant, l'écriture d'avertissement. Se souvenir pour mieux apprécier et mesurer l'actualité à l'aune du passé (mais comment tirer les leçons du passé ?), faire comprendre qu'il faut de toutes ses forces se battre pour que l'Histoire ne se répète pas, et exploiter cette littérature du désastre – mais pas uniquement du désastre, pleine aussi de joie de vivre et de résilience pour démontrer qu'on ne peut pas abolir une culture. Cette culture, c'était la part la plus précieuse à préserver : la culture du *yiddishland*, la *yiddishkeit*, disait-on constamment. La culture littéraire, en particulier – c'était là mon champ de prédilection, et aussi mon domaine de compétences : il fallait prendre appui sur de grands et beaux textes littéraires pour faire comprendre que les populations juives du *Yiddishland* n'avaient pas été, beaucoup s'en faut, des moutons partis en bêlant à l'abattoir – ce que d'aucuns ont cru bon d'accuser ces rares rescapés des camps – quel scandale...

Le débat semble s'être déplacé. Les Juifs de la diaspora sont aujourd'hui accusés, par ceux-là mêmes dont ils pensaient partager les idéaux, leurs proches, leurs collègues, leurs amis, d'être devenus des loups. Des loups, tous ? Faut-il trancher entre le loup et l'agneau ? Restons dans l'espace de la fable : j'en convoquerais volontiers une autre : « Le Renard et le bouc ». Un bouc qui n'a pas vu venir le coup. Et par une association d'idées toute naturelle, ceci me conduisait tout droit au bouc émissaire.

Le Juif, bouc émissaire parfait, victime expiatoire idéale qu'on avait chargée de tous les maux, au fil des siècles. Les pogroms, la Shoah ? L'exil, l'émigration ? C'étaient autant de moyens plus ou moins radicaux pour se délester du Juif, l'éliminer, le tenir à distance. Le Juif, objet d'une violence endémique qui permettait à une société de régler ses comptes à peu de frais. Dans tout l'espace occidental, les exactions antisémites ont toujours atteint des sommets lors des crises : crises politiques, sociales, économiques, financières... on désignait toujours le Juif comme responsable de tous les maux. Infiniment minoritaire, isolé, privé du droit de réponse et non préparé à répondre par la violence à la violence, il fournissait à ses persécuteurs l'opportunité de se décharger de leurs échecs,

leurs frustrations, leurs amertumes. On l'a constamment rendu responsable de tous les désordres, tous les maux, toutes les inégalités en exerçant sur lui la plus grande des injustices : la mise à l'écart, le bannissement, la mort. Tout ceci curieusement présenté, enrobé d'une pseudo-morale religieuse ou d'une philosophie de café du commerce, propagé et amplifié par les rumeurs.

Je n'avais qu'un seul moyen d'apporter ma toute petite et très modeste contribution au rétablissement de la vérité : c'était la littérature. Il fallait convoquer les grands textes littéraires pour faire sentir qu'on pouvait lire l'actualité à la lumière du passé, ou l'inverse : que le passé pouvait éclairer l'actualité. Et cela allait m'amener à poser un regard rétrospectif sur les grands déplacements des populations juives à la charnière des ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, en me demandant ce qui les avait motivés et ce qu'il en était résulté. Donner à lire, expliquer, faire comprendre, mais surtout tenter de partager les incertitudes, les déchirements et les émotions liés aux migrations. Oser faire miens les propos de G. Perec *« ce que moi, Georges Perec, je suis venu questionner ici, c'est l'errance, la dispersion, la diaspora. »*

J'allais m'employer à relire de grands textes (textes uniquement littéraires et séculaires) qui allaient parler, « du dedans », des violences subies, qui poussaient au déracinement et à l'exil. Ils furent si nombreux à être poussés vers l'inconnu... sans qu'on parvienne à les dépouiller de l'essentiel : cette *yiddishkeit*. C'était à cela que j'allais m'atteler... au nom de tous les miens. Les morts (mon petit caillou sur leur absence de stèle funéraire) et les vivants, et ceux qui allaient suivre.

Le choix d'un titre... et la genèse du projet.

Le titre de mon « essai » s'imposa immédiatement à moi...

Partir du yiddishland sans renoncer à sa yiddishkeit.

Je voulais évoquer tous ces Juifs ashkénazes (les miens et les autres !) qui, sous la pression des événements historiques, avaient dû quitter leur terre natale, se déraciner dans l'urgence, partir... ils ne savaient pas trop pour où. Et réfléchir au fait qu'une fois transplantés, vaille que vaille, ils avaient conservé presque intacte leur judéité, l'avaient transmise, avec sa morale, ses valeurs, ses principes... et sa cuisine, aux générations suivantes. Ils avaient quitté une terre d'implantation... en emportant